

dance. Toujours pleine de charité, elle ressentira une pitié profonde à la vue de leurs faiblesses et de leurs erreurs; mais elle se gardera bien d'encourager leurs mauvais penchants par de flatteuses apologies, et jamais elle n'oubliera ces paroles profondes de la sainte Écriture: « Meliora sunt vulnera diligentis quam fraudulentia oscula odientis. » *Prov. xxvii, 6.*

FIN DES NOTES ET DU VOLUME.

ESSAI

SUR LA CRÉDIBILITÉ DE L'HISTOIRE

ÉVANGÉLIQUE.

ESSAI

SUR

LA CRÉDIBILITÉ DE L'HISTOIRE

ÉVANGÉLIQUE,

EN RÉPONSE AU D<sup>r</sup> STRAUSS,

par M. A. THOLUCK.

TRADUCTION ABRÉGÉE ET ANNOTÉE PAR L'ABBÉ H. DE VALROGER.

Teneamus quod ubique, quod semper,  
quod ab omnibus creditum est.  
(VINC. LUTIX.)

PARIS,

CHEZ J. LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
rue du Vieux-Colombier, 29.

1847.

1823

LA CREDIBILITE DE L'HISTOIRE

ET MEMOIRE DE M. L'ABBÉ GARNIER

PAR M. L'ABBÉ GARNIER

PAR M. L'ABBÉ GARNIER

PAR M. L'ABBÉ GARNIER

PAR M. L'ABBÉ GARNIER

PAR M. L'ABBÉ GARNIER

PARIS

CHEZ L'ÉDITEUR LIBRAIRE VAILLANT

10, rue de Valenciennes

BAYEUX.—IMPR. DE L. NICOLLE.

A LA MÉMOIRE DE M. L'ABBÉ GARNIER,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ

DE S. SULPICE ;

AU SAVANT TROP MODESTE ET TROP PEU CONNU,

QUI A INAUGURÉ DANS NOS SÉMINAIRES

LA RESTAURATION DES ÉTUDES EXÉGÉTIQUES,

SOUVENIR PLEIN DE VÉNÉRATION

ET DE RECONNAISSANCE !

## INTRODUCTION.

I. — On reproche souvent aux théologiens français de ne pas comprendre sur quel terrain ils devraient concentrer aujourd'hui les efforts de leur polémique. — Abandonnant le lieu du péril, ils consomment, dit-on, les faibles restes de leur activité à guerroyer contre des fantômes. Ne sont-ils pas tout occupés à combattre des philosophes, et des historiens universitaires, dont chacun peut apprécier le caractère inoffensif? Les aveugles! Ils n'aperçoivent pas un ennemi bien autrement redoutable, qui fait irruption dans le sanctuaire déserté par eux! Que font-ils, en effet, pour défendre leurs *saintes écritures* contre l'exégèse allemande? Ne dirait-on pas qu'ils ignorent les objections puissantes élevées, depuis cinquante ans, au-delà du Rhin, contre l'authenticité de leurs livres sacrés?

S'ils les connaissent, comment ne cherchent-ils pas à y répondre ? « C'est là qu'est le péril, non dans les doutes « *tímides* que se permet parfois l'Université de France \* ! »

Ce reproche est spécieux ; et, comme on devait s'y attendre, il a été vivement applaudi par les professeurs rationalistes, que notre controverse embarrassait. Mais, tout spécieux qu'il est, il n'a point donné le change : les catholiques français ont persisté à croire que l'ennemi le plus dangereux de leur foi n'est pas au-delà du Rhin, mais en deçà ; et ils ont eu parfaitement raison \*\*. Si l'exégèse rationaliste de l'Allemagne a chez nous un certain crédit, à qui le doit-elle en effet ? A des professeurs universitaires, qui popularisent par l'enseignement, ou par la presse, ses prétentions les plus audacieuses, et qui ne cessent de nous vanter la bonne foi, ou l'érudition de ses représentants les plus téméraires. Qu'est-ce qu'il y a d'ailleurs de plus périlleux dans cette exégèse ? Sont-ce les recherches pénibles d'une archéologie minutieuse, ou les subtilités insaisissables d'une philologie sophistiquée ? Non certes. Ce qu'il y a de plus périlleux, ce sont les principes qui ont engendré cette fausse science, et qui entretiennent sa vie ; ce sont les hypothèses téméraires d'une métaphysique trompense et d'une prétendue philosophie de l'histoire, dont l'opposition des philologues ou des antiquaires est seulement la conséquence. Supprimez

\* ED. QUINET, *Revue des Deux-Mondes*, 1842, p. 335 ; *Des Jésuites*, p. 304-307, 6<sup>e</sup> édition ; *Le Christianisme et la Révolution française*, p. 60.

\*\* Nous croyons l'avoir démontré, il y a quelques mois, dans nos *Études sur le rationalisme contemporain*, t. v. in-8°.

ces principes, cette exégèse, qui paraît si redoutable, ne sera plus qu'un corps sans âme ; et vous la verrez bientôt s'évanouir, comme un amas de poussière. Or, ces hypothèses *à priori* sur les lois de la nature et de l'humanité, ces idées générales, qui donnent aux objections microscopiques de l'exégèse allemande leur force de cohésion, leur vie, leur puissance corrosive, on les insinue partout, on les propage sous toutes les formes, par l'enseignement de la Philosophie et de l'Histoire. C'est donc là qu'est le danger le plus immédiat ; c'est là par conséquent que doivent se concentrer nos efforts. Non, les défenseurs de la foi n'abandonneront pas le lieu du péril, pour aller triompher au loin de quelques fantômes sans vie ; non, ils ne désertent pas le sanctuaire, où l'ennemi fait irruption ; mais sans cesse ils ramèneront cet ennemi au cercle brûlant, d'où il cherche à sortir \*. C'est en vain que le rationalisme français se déguise et prend un masque ; c'est en vain qu'il se fait petit, qu'il veut se donner des airs d'innocence et de candeur, et que, pour faire diversion, il évoque, du fond de l'Allemagne, toutes les ombres de l'exégèse rationaliste, sous les formes les plus gigantesques. Nous ne serons point dupes de cette tactique !

Qu'on veuille bien d'ailleurs y songer. L'Exégèse n'a pas pour nous, catholiques, l'importance qu'elle doit avoir aux yeux d'un protestant. Si l'Écriture sainte était l'unique

\* « Nous ne cesserons pas, dit M. Quinet, de les ramener (les théologiens) au cercle brûlant que la science a tracé autour d'eux. » Navons-nous pas droit de renvoyer ces paroles à ceux qui nous les adressent ?

objet de notre foi, si la raison individuelle en était la seule règle, la critique sacrée serait nécessairement la première des sciences religieuses, ou, pour mieux dire, elle remplirait à elle seule toute la sphère des sciences religieuses. Mais il en est autrement. De qui, en effet, recevons-nous la connaissance de Jésus-Christ et de sa doctrine? De l'Église. Qui nous apprend à discerner les saintes Écritures? L'Église. Qui nous garantit leur inspiration? L'Église. Qui nous explique leurs textes obscurs? Encore l'Église. Par qui enfin sommes-nous initiés à ce vaste ensemble doctrinal, dont nos livres sacrés sont des fragments, et hors duquel nous ne saurions ni déterminer la valeur réelle de ces livres, ni pénétrer leurs mystères, ni combler leurs lacunes, ni découvrir leur enchaînement et leur but, ni concilier leurs antinomies apparentes? Par l'enseignement traditionnel de l'Église\*. Sans la lumière que nous fournit cet enseignement, l'Exégèse est frappée d'incapacité sur les questions les plus importantes, et la Bible n'est plus qu'un objet désespérant de disputes interminables. Mais, grâce à cette lumière, le jour se fait sur l'horizon des sciences religieuses; la route qui doit nous conduire au but de notre vie se dessine devant nous; tous les objets nécessaires à notre développement moral s'y montrent dans leur vraie place, avec leur couleur réelle; et si, parmi ces

\* Voyez, à ce sujet, les belles conférences de M<sup>g</sup> Wiseman sur la règle de foi catholique et la règle de foi protestante. —  
\* Evangelio non crederem, disait Saint Augustin, nisi me catholica ecclesia commoveret auctoritas. (Contra epist. fau-  
dam. Op. t. VI, 46, édit. Paris, 1614).

objets, se trouvent les livres saints, nous avons aussi à côté le commentaire dont ils ont besoin\*. La tâche de la critique se réduit dès-lors à justifier, en ce qui concerne les Écritures, un enseignement, dont l'exactitude infaillible nous est garantie d'ailleurs par le caractère surnaturel et divin de la société qui le donne.

Objectera-t-on que l'Église est réduite à prendre ses titres de créance dans les livres saints, et qu'elle doit en conséquence commencer par résoudre toutes les objections de l'exégèse rationaliste? Mais il est faux que l'autorité de l'Église ne puisse pas se démontrer sans le secours de l'Écriture. L'Église peut, il est vrai, adresser ces paroles aux hommes qui reconnaissent la crédibilité de l'histoire évangélique et la mission divine de Jésus-Christ : « Scrutamini scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æternam habere : et illæ sunt quæ testimonium a perhibent de me \*\* ». Mais elle a aussi d'autres arguments, appropriés aux besoins des âmes que l'autorité de l'Écriture toucherait peu. Outre la beauté mystérieuse de ses dogmes, de sa morale et de son culte, elle a les mer-

\* Remarquez même que l'Église catholique, loin de considérer la lecture des livres saints comme indispensable, répro-  
ve l'indiscrétion téméraire des hérétiques qui recommandent cette lecture à tous les fidèles, sans distinction. (Voyez à ce sujet la Lettre de Fénelon à l'évêque d'Arras, sur la lecture de l'Écriture sainte en langue vulgaire, et les textes de Bossuet cités dans l'Histoire littéraire de Fénelon, p. 30 et suiv.)

\*\* JEAN, V, 39. — M<sup>g</sup> Wiseman a fort bien montré comment l'Église peut employer cet argument sans tomber dans un cercle vicieux, ou dans les difficultés infinies de la méthode protestante. (Voyez ses Conférences sur la règle de foi).

veilles de son établissement et de sa conservation, son unité immuable, sa catholicité si imposante, et les vertus surhumaines de ses saints; elle a, en un mot, son histoire de dix-huit siècles, toute semée de prodiges. Ce sont là des titres qu'elle peut présenter avec confiance, comme une démonstration péremptoire de sa mission et de son enseignement. Elle peut donc dire, à l'exemple du Verbe divin, dont elle est l'organe : « Opera que dedit mihi pater ut perficiam ea, ipsa opera quæ ego facio, « testimonium perhibent de me, quia pater misit me \* »

II. Mais, si l'Église peut démontrer, sans le secours de l'Écriture, et par conséquent sans celui de l'exégèse biblique, ses droits incontestables à la souveraineté du monde moral, l'Exégèse n'en demeure pas moins une

\* JEAN, V, 36. — C'est une démonstration de ce genre que le P. Lacordaire a esquissée avec une admirable éloquence, dans ses belles conférences de 1835 à 1846 : « Le plan de nos conférences, disait-il récemment, vous est maintenant connu. Nous ne sommes point partis, pour établir la divinité du Christianisme, des profondeurs de la Métaphysique, ni des régions lointaines de l'histoire; nous avons pris pour point de départ un phénomène vivant, palpable, qui habite avec nous depuis des siècles. Nous avons montré que, sous le rapport de l'intelligence, sous le rapport des mœurs, sous le rapport de la société, l'Église catholique présentait un phénomène unique ici-bas.... Nous avons ainsi changé la tactique : au lieu de creuser dans les fondements de la pyramide, nous avons regardé sa tête et sa couronne, commençant par le plus visible, pour redescendre à ce qui est plus caché et qui porte toute la masse » (Conférence du 26 novembre 1846. — Voyez aussi mes Études sur le rationalisme contemporain, p. 568 et suiv.)

des sciences religieuses les plus importantes; et aujourd'hui plus que jamais, c'est pour le clergé un devoir pressant de la cultiver avec ardeur. Ce n'est pas sur elle qu'il faut appuyer les fondements de notre démonstration du Catholicisme : elle ne doit point être la base de notre édifice doctrinal; mais nous devons lui donner, dans cet édifice, une place étendue. Si nous étions assez imprudents pour la négliger, toutes nos constructions ultérieures ne tarderaient pas à tomber en ruines, et les fondements de notre édifice en seraient eux-mêmes ébranlés.

N'est-ce pas en effet à l'Exégèse qu'il appartient de justifier l'enseignement de l'Église sur l'authenticité, la véracité, l'intégrité de nos livres saints, sur l'inspiration de leur ensemble et de leurs diverses parties, sur le degré de leur importance et sur leur sens véritable? Pensons-y bien, ces livres saints que nous vénérons comme la parole même de Dieu écrite sous l'influence d'une inspiration surnaturelle, l'exégèse rationaliste s'efforce de nous les arracher page à page; elle prétend avoir détruit leur autorité historique, et, par une conséquence inévitable, leur autorité dogmatique et morale. Si nous ne confondons pas d'une manière éclatante ces prétentions sacrilèges, notre silence sera exploité par nos adversaires, comme un aveu de notre défaite; et les fidèles auront le droit de nous dire que nous oublions leurs besoins, avec nos devoirs.

Mais il n'en sera pas ainsi : la patrie de Bossuet, de Dom Calmet et de Guénéé reprendra peu à peu, dans le domaine de la science exégétique, la place élevée que lui a fait perdre la suppression de ses universités et de ses ordres religieux. Il est impossible que nos théologiens français ne comprennent pas les obligations

qui leur sont imposées à cet égard ; or , à mesure qu'ils les comprendront , nous sommes assurés qu'ils se mettront en mesure de les remplir. Ce n'est pas en vain que le respect et l'amour des saintes Écritures s'est conservé parmi nous : la science sera le fruit de cette piété profonde, dont les enfants de Vincent de Paul et de M. Olier gardent si bien la tradition dans nos séminaires. Les nouveaux disciples de S. Benoît n'oublieront pas non plus le glorieux exemple d'un Dom Calmet ; et, après avoir lutté si vivement pour l'unité de la Liturgie , ils éprouveront sans doute le besoin de montrer plus d'ardeur encore pour défendre nos livres inspirés contre les attaques du Scepticisme. Vienne enfin une ère de liberté , et l'ordre vénérable qui donna jadis à la France un Maldonat, verra de nouveau s'élever dans son sein d'illustres représentants de la critique sacrée.

Contribuer, suivant la mesure de nos forces, à ranimer dans notre patrie les études exégétiques, tel est le but que nous nous sommes proposé en publiant ce volume.

Ceux d'entre nos frères qui ne sentent pas encore le besoin de combattre pied à pied l'exégèse rationaliste de l'Allemagne, attacheront sans doute peu d'importance à cette publication et à celles qui doivent la suivre. Mais, s'ils veulent peser attentivement les motifs qui leur inspirent une insouciance paresseuse, au sujet des erreurs combattues dans ce livre, ils finiront par trouver ces motifs bien légers et bien frivoles.

Pour être trompeuse, la réputation des exégètes rationalistes d'outre-Rhin n'est en effet ni moins imposante, ni moins formidable. Vainement dirons-nous que tous leurs systèmes reposent sur des hypothèses gratuites, que ce sont des fantaisies d'érudit, des puérilités obscu-

res et ambitieuses ; que loin d'avoir le mérite de la solidité, ils n'ont pas même toujours celui de la nouveauté. On ne voudra pas nous croire sur parole, et une foule d'esprits très cultivés persisteront à considérer ces systèmes comme des découvertes inattendues et des objections irréfutables.

Il ne suffit pas de savoir, pour notre compte personnel, que nos anciens apologistes et nos commentateurs orthodoxes nous fournissent des armes suffisantes contre ces nouveaux ennemis ; notre devoir est de le prouver. Comment, sans cela, le persuader à un siècle qui croit tout le contraire, à un siècle infatué de ses progrès, et qui s'estime bien supérieur à tous les siècles passés, en fait d'exégèse, comme en fait de physique, ou d'industrie ? Si nous ne lui donnons pas à ce sujet une démonstration irrésistible, il ne voudra pas nous croire, et il ne manquera pas d'attribuer notre sécurité à une ignorance orgueilleuse, ou pleine d'entêtement. Nous pourrions, je le sais, renvoyer à nos détracteurs injure pour injure ; nous pourrions leur dire que, si nous méprisons l'exégèse rationaliste de l'Allemagne sans l'avoir étudiée, eux l'admirent sans la connaître. Mais, retorquer n'est pas répondre, et outrager n'est pas le moyen de convaincre \*.

Le plus souvent on cherche à se persuader que ces lourds sophistes, chargés d'hébreu et de grec, sont trop ennuyeux pour être lus ; que, n'étant pas lus, ils ne sau-

\* Il ne suffit pas de maudire (les exégètes allemands), s'écriait naguère M. Quinet, il faut les contredire avec une patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis. (*Des Jésuites*, par E. QUINET, p. 305).



raient être fort dangereux, et qu'ainsi la frivolité du public français nous dispense d'engager contre eux une discussion fastidieuse. Mais, tout au contraire, ces sophistes sont d'autant plus dangereux, qu'on a plus de peine à les lire, et à se rendre un compte exact de leurs objections. Moins ils trouvent de lecteurs attentifs et patients, plus ils comptent d'admirateurs fanatiques. L'ennui qu'ils inspirent est précisément ce qui protège et conserve la renommée de solidité et de profondeur qu'on a su leur faire. Or, c'est le fantôme de cette renommée qui obsède aujourd'hui une foule d'esprits, confirmant les uns dans le scepticisme \*, et troublant les autres dans la foi.

Voyez, par exemple, la *Vie de Jésus* du D<sup>r</sup> Strauss. Assurément, elle a trouvé en France bien peu de lecteurs; et, en parcourant la traduction que M. Littré nous en a donnée, il est impossible de ne pas se rappeler souvent le proverbe italien : *traduttore traditore*. Ce serait néanmoins tomber dans une grave illusion de s'imaginer qu'une réimpression de Voltaire ou de Rousseau eût mieux servi la cause du scepticisme en France. Pour s'emparer du gouvernement de l'opinion, les ennemis du

\* Pour nous, simples laïques, disait encore M. Quinet, que pouvons-nous faire, sinon vous presser de répliquer enfin à tous ces savants hommes.... Entre vos adversaires qui, tranquillement, chaque jour, vous arrachent des mains une page des Écritures, et vous qui gardez le silence, ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous demander de nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement aussi longtemps que vous suspendrez votre réponse? \* (*Ibid.*)— Combien d'esprits flottants et irrésolus rejettent ainsi sur nous la responsabilité de leur scepticisme!

Christianisme avaient besoin, il y a cent ans, de la verve satyrique d'un Voltaire, de l'éloquence passionnée et fiévreuse d'un Rousseau. Aujourd'hui, comme ils n'ont plus qu'à conserver leur empire, il leur suffit d'être obscurs. Empêcher leurs disciples de douter de leurs doutes, voilà désormais tout ce qu'ils ont à faire. Or, quel moyen d'y parvenir, sinon d'avoir de gros livres indéchiffrables, comme celui de Strauss, de les vanter tous les jours par les mille voix de la presse périodique, ou de l'enseignement universitaire, et d'y renvoyer fièrement les esprits *superficiels*? Quoi qu'on fasse pour entretenir encore le prestige exercé par les œuvres du XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne saurait y réussir. Ce prestige subsiste pour la génération qui s'en va; il ne saurait plus exister pour les générations nouvelles. La plupart des jeunes hommes qui ont recueilli l'héritage des encyclopédistes ne sont, il est vrai, guère moins frivoles, guère moins passionnés que leurs pères; mais ils sentent le besoin de persuader au public et de se persuader à eux-mêmes qu'ils ne sont ni l'un, ni l'autre, il leur faut des ouvrages nouveaux, sérieux, et qui aient toutes les apparences d'une solidité impartiale. Le livre de Strauss est un de ces ouvrages qui rassurent la conscience de nos sceptiques. On le lit peu; mais on le tient pour irréfutable. Les rationalistes même les plus curieux, ou les plus inquiets, se contentent ordinairement de le placer dans leur bibliothèque, après l'avoir feuilleté; mais ils s'imaginent avoir, dans ce trésor fermé, la justification de tous leurs doutes. Ils accordent sans peine que la discussion du savant exégète est pesante et compliquée, que son pyrrhonisme est exagéré et son dogmatisme un peu ridicule; mais ils se flattent de posséder, dans cette puissante com-

pilation, une masse de difficultés, dont la critique orthodoxe ne triomphera jamais complètement \*. Il nous importe donc de leur enlever cette fatale confiance. Notre tâche est d'ailleurs facile à remplir, du moins près des hommes graves, qui cherchent sincèrement la vérité ; or ces hommes sont les seuls auxquels puissent s'adresser utilement le théologien et l'exégète. Puisqu'on vante tous les jours avec emphase l'érudition et la bonne foi des exégètes rationalistes de l'Allemagne, montrons que nul de ces exégètes si admirés ne peut entrer en parallèle avec un Dom Calmet, ou un Lardner. Prouvons que leurs systèmes hétérodoxes n'ont de racines que dans l'habitude d'un scepticisme déraisonnable, ou dans des hypothèses arbitrairement préconçues. Faisons voir enfin qu'ils ne sont pas plus le produit de la science que les paradoxes du P. Hardouin n'étaient le fruit de sa profonde érudition \*\*.

III. — Ce n'est point que nous devons entreprendre de discuter en détail les monologues confus et discordants, qui s'élèvent et meurent chaque jour, au sein des

\* M. Saisset, par exemple, convient que ce livre est « plein d'erreurs » ; mais il se hâte d'ajouter « qu'une érudition forte et solide y est mise au service d'une conception originale. » (*Revue des Deux-Mondes*, févr. 1845, p. 597-598, et *Essais sur la Philosophie et la Religion*, p. 240.) — Orand Strauss s'attaque à la portion naturelle de la vie du Christ, les rationalistes prudents se hâtent de l'abandonner ; ne leur suffit-il pas de le proclamer fort et solide dans sa critique des miracles évangéliques ?

\*\* On sait que le P. Hardouin contestait sérieusement l'authenticité de l'Énéide.

universités prussiennes, saxones et wurtembergeoises. Assurément, nous avons mieux à faire que d'aller consumer nos forces dans une lutte stérile contre des impiétés éphémères, qui n'ont pas même la chance de trouver parmi nous un obscur traducteur. Il ne convient pas de nous préoccuper outre-mesure des critiques sans nom et sans influence. Avec de pareils adversaires, il n'y a qu'un moyen d'en finir ; c'est de tracer un tableau fidèle de leurs variations et de leurs discordes. Le public ne sait pas assez que, dans l'ardeur de la dispute, la plupart de ces critiques se sont chargés eux-mêmes de se confondre réciproquement. • *Tel conseiller*, qui nie l'authenticité de « la Genèse, est réfuté par tel autre, qui nie l'authenticité de des Prophètes. D'ailleurs, toute hypothèse se donne fièrement pour une vérité acquise à la science, jusqu'à ce que l'hypothèse du lendemain renverse avec éclat celle de la veille \*. » Quel livre piquant et instructif on pourrait faire sur les variations de ce protestantisme exégétique ! Mais, au sein de cette bruyante mêlée, qu'il suffit de peindre à grands traits pour la faire apprécier, il y a deux ou trois hommes qu'il importe d'étudier plus attentivement, et de réfuter d'une manière plus approfondie, parce que leurs noms et leurs ouvrages ont trouvé en France des traducteurs, ou (ce qui est plus dangereux) des abrégiateurs et des prôneurs enthousiastes \*\*.

Le plus célèbre de tous ces exégètes, le plus audacieux

\* E. QUINET, *Allemagne et Italie*, t. II\*, p. 544.

\*\* Cfr. dans l'*Encyclopédie moderne*, les articles exégétiques et théologiques de M. Maury, *Apocryphes*, *Apôtres*, etc. (Cette encyclopédie a eu déjà trois éditions. — M. E. Quinet, dans son *Génie des religions* (livre V), a résumé, sous une forme plus

et le plus fort, sans contredit, c'est le Dr Strauss. Esprit froid et lourd, sans élévation et sans largeur, mais subtil et infatigable ; il a concentré sur une question d'exégèse des facultés puissantes, qui rappellent, dans des proportions plus étroites, les talents si divers de Bayle et de Spinoza, de Lessing et de Schleiermacher, de Kant et de Hegel. Un examen approfondi de sa *Vie de Jésus* nous suffirait donc, pour faire juger au public français ces éru-

vague et plus réservée, mais plus brillante, les théories naturalistes et sceptiques de Herder, Gesenius, de Wette, Ewald, Umbreit, etc. — Deux professeurs de l'École Normale, MM. Saisset et Vacherot semblent aussi avoir pris à tâche d'introduire dans l'enseignement universitaire les principes les plus dangereux de l'exégèse et de la théologie rationalistes. Cfr la traduction du traité *Théologie politique* de Spinoza, par M. Saisset, et les observations que j'ai faites sur l'insertion de cet ouvrage dans la *Bibliothèque philosophique* destinée à la jeunesse de nos écoles universitaires (*Correspondant*, t. IX, p. 793 et suiv.). Voyez aussi l'*Histoire de l'école d'Alexandrie*, par M. VACANSON, directeur des études à l'École Normale ; la traduction du livre de Kant sur la *Religion*, et l'abrégé du même ouvrage publié par M. Bouillier, professeur de Philosophie à la faculté de Lyon. — M. Ladrangé ayant d'abord hésité à recevoir la traduction de la *Vie de Jésus*, attendu que ce livre semblait sortir de sa spécialité commerciale, M. Cousin intervint et décida que ce résumé de l'exégèse rationaliste avait sa place naturelle dans une *librairie philosophique*. Strauss n'était-il pas, comme lui M. Cousin, disciple de Hegel ? — L'éditeur de l'école éclectique se chargea donc d'éditer la prétendue *Vie de Jésus*, qui lui était ainsi recommandée par son illustre patron. MM. Cousin et Jouffroy reçurent les premiers exemplaires du livre, et leurs disciples se chargèrent de le propager au sein de l'Université.

dits si vantés et si peu las. Leur exégèse, qu'on suppose profonde, parce qu'elle est ténébreuse et qu'on la voit de loin, est résumée tout entière dans ce livre, du moins en ce qui concerne le Nouveau-Testament. Eh bien ! on ne saurait extraire de cette indigeste compilation un seul argument, dont le simple bon sens ne puisse triompher, ou que les apologistes français et anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle n'aient déjà discuté victorieusement. Strauss ne connaît que les travaux des exégètes de son pays ; il exhume et cite en note les dissertations les plus obscures, ensevelies dans les recueils périodiques de ses confrères ; il les discute comme des autorités du plus grand poids ; mais il prouve à chaque instant qu'il n'a jamais lu les travaux les plus solides des commentateurs orthodoxes, nés en deçà du Rhin. Pour lui enlever le prestige de sa réputation, on n'aurait donc besoin que de mettre en face de son livre les exégètes et les apologistes français, italiens, ou anglais du XVII<sup>e</sup> siècle et du XVIII<sup>e</sup>. Maldonat, Mauduit, Dom Calmet, Bullet, Bergier, Valsecchi, Fabrice, Lardner, Paley, etc. \* Et si

\* Cfr MAURET, *Analyse de l'Évangile, selon l'ordre historique de la concordé, avec des dissertations sur les endroits difficiles. Des Actes des Apôtres; des Épîtres de S. Paul et des Épîtres canoniques*, 1694, 7 v. — DOM CALMET, *la Bible avec un commentaire littéral et critique*, 9 v. in-folio, 1724 ; *Dictionnaire historique et critique de la Bible*, 4 v. in-folio, 1759. — COLONIA, *la Religion chrétienne autorisée par le témoignage des auteurs payens*. — BULLET, *Réponses critiques aux difficultés proposées par les incrédules sur divers endroits des Livres saints*, 3 v. in-42 ; *Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et payens, où l'on trouve une preuve solide de la vérité de cette religion*. — BENOIST, *Certitude des preuves du Christianisme*, 2 v. in-12 ; cet ou-

On voulait se borner à un point décisif, il suffirait même de comparer le chapitre où Strauss a discuté l'histoire de la Résurrection, avec le livre si judicieux et si péremptoire de G. West\*.

Approprié ainsi à la controverse actuelle les travaux si peu connus des apologistes et des commentateurs orthodoxes, depuis Origène jusqu'à Bergier, voilà sans doute un des moyens les plus efficaces de faire comprendre à nos contemporains que les vieilles preuves du Christianisme n'ont point disparu dans le creuset de la science moderne. Mais, pour avoir cours aujourd'hui, l'or pur que nous ont légué nos pieux ancêtres, doit subir une refonte et recevoir une empreinte nouvelle. Fils du XVIII<sup>e</sup> siècle, les hommes que nous avons à convaincre, ont si complètement rompu avec le passé, qu'ils refusent de s'entendre avec quiconque n'a pas arboré les couleurs du présent. Sachons donc mettre en pratique cet adage plein de sagesse, que les maîtres de la science catholique

vraie contient, à lui seul, une excellente réfutation du système de Strauss; *Traité de la vraie religion*, 8 v. in-8; *Dictionnaire de théologie*, 8 v. in-8. — VASSEUR, *la Religione viaticrice relativa ai libri dei fundamenti*, etc., Padoue, 1776, 2 v. — LARDNER, *Credibilité de l'histoire évangélique, ou les faits rapportés dans le Nouveau-Testament justifiés par le témoignage des auteurs contemporains*, 6 v. in-8, 1727-1743; *Défense de trois miracles*, etc. — DUVOISIN, *Autorité des livres de Moïse, et Autorité des livres du Nouveau-Testament*. — FABRICI, *Des titres primitifs de la révélation*, 2 v. in-8\*, Rome, 1772.

\* Ce livre a été traduit par l'abbé Guéné, avec l'opuscule de Lytleton intitulé : *Le Christianisme prouvé par la conversion de S. Paul*. M. Migne a inséré cette traduction dans son recueil des *Démonstrations évangéliques*.

n'oublièrent jamais : *Non nova, sed novè!*\* Malheur à qui n'aurait pour lui que la vérité, le bon sens et la science du passé ! Le présent n'estime que lui-même et ne veut relever que de lui-même. Voulez-vous obtenir son attention ? Sachez le convaincre avant tout que vous connaissez à fond ce qu'il estime, ce qu'à tort ou à raison il croit supérieur à la science de nos ancêtres.

A ceux que décourageraient les difficultés de cette tâche, nous pourrions offrir un moyen plus facile de travailler utilement à la défense de nos saintes Écritures : c'est de donner à notre patrie des livres tels que celui dont nous présentons la traduction au public. Il n'est pas facile, je le sais, de faire un bon livre, lors même que les matériaux nécessaires à sa composition existent sous notre main. Ce sera toujours là le privilège d'un petit nombre. Mais combien d'hommes pourraient s'élever, avec de l'ardeur et de la patience, au rôle modeste de traducteur ? Or une bonne traduction fait connaître un bon livre. Et, à cet égard comme à bien d'autres, nos adversaires peuvent nous servir de modèle ; car ils ne cessent d'employer ce moyen si puissant de propagande. Il ne paraît pas à l'étranger un livre utile à leur cause, que ce livre ne soit traduit presque immédiatement. Qui ne sait que nos rationalistes vivent presque uniquement des emprunts

\* C'est ce que M. Rossignol a tenté dans ses *Lettres sur J.-C.* Mais nous n'oserions proposer la forme de son livre comme un bon modèle. Si elle suppose une érudition peu commune et une imagination brillante, en revanche on n'y trouve point cette précision, cette limpidité naturelle et cet entraînement logique, qui nous semblent les qualités littéraires les plus désirables dans un livre de théologie et d'exégèse.

qu'ils ont faits à l'incrédulité germanique ? Ils ont découvert au-delà du Rhin un *Nouveau Monde*, que sa langue rendait inabordable à la foule. Sous une atmosphère obscure, cette merveilleuse contrée nourrissait des populations d'érudits, de philosophes, de poètes, occupés sans relâche à amasser des trésors scientifiques et littéraires. Depuis que M<sup>me</sup> de Staël et C. de Villers nous ont révélé cette *Inde* mystérieuse, des nuées de littérateurs sont allées s'abattre sur les universités de Göttingue, d'Iéna, de Berlin et d'Heidelberg, pour les dépouiller de leurs richesses. Aujourd'hui, tous les ouvrages les plus célèbres et les plus dangereux de Lessing, de Herder, de Goëthe, de Kant, de Fichte, de Schelling, de Creuser, de Hégel, de Strauss, etc., sont traduits, ou vont l'être.

Pendant quelques années, nos ennemis ayant seuls l'exploitation de la science tudesque, on crut qu'il n'y avait que des rationalistes de l'autre côté du Rhin. Mais, grâce aux efforts de nos littérateurs catholiques, cette illusion commença à se dissiper. Déjà les principaux ouvrages de F. Schlégel, de Stolberg, de Mœlher, de Walter, de Döllinger, de Theiner et d'Alzog, de Voigt, de Ranke, de Hooke et de Hurter, ont passé dans notre langue. Mais il y a encore bien des matériaux précieux à extraire de cette mine inépuisable. Le livre que nous publions, n'est en effet que le second volume d'exégèse sacrée, dont l'Allemagne chrétienne ait, jusqu'à cette heure, enrichi la France\*. Et néanmoins, que de pré-

\* Le premier a été publié par M. Fr. Nettement (qui n'est pas le brillant auteur des *Etudes critiques sur le roman-feuilleton*), en v. in-18. Ce volume contient l'ébauche d'une *Vie de Jésus*, par le Dr Kühn. Il y a dans ce livre un bon nombre d'obser-

cieux travaux Heydenrich, Hug, Kühn, Iahn, Pareau, Windischmann, Olshausen, Hengstenberg, Bengel, Dahler, Keil, Kueper, Baumgarten, Ranke, Haevernick, Hoffman et Tholuck\* ont faits pour la justification des livres saints ! Comme les témérités de l'exégèse perdraient leur prestige en face d'une collection qui résumerait avec clarté, méthode et discernement, ce qu'il y a de plus solide dans les recherches de ces exégètes si religieux et si savants ! Sans doute, il y aurait des inconvénients plus ou moins graves à traduire, d'une manière complète, ces doctes critiques. Pour réussir de ce côté-ci du Rhin, pour y être véritablement utiles, ils doivent tous, même les plus irréprochables, subir de nombreuses coupures. Mais que de richesses scientifiques il resterait encore dans leurs livres, après le triage le plus sévère, et (comme Leibniz le disait des philosophes du moyen-âge) que d'or pur, que de perles inappréciables, un esprit judicieux et patient ne trouverait-il pas sous le fumier de cette scholastique ! Nous serions d'autant plus coupables de négliger ces ressources, que nos adversaires ne sauraient en contester la valeur, sans se contredire eux mêmes\*\*. Bien

vations très judicieuses ; mais elles sont tellement enveloppées de brouillards, qu'il n'est pas facile de les apercevoir avec netteté, quelque peine qu'on se donne pour y parvenir.

\* On trouvera dans l'*Introduction historique et critique aux livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, par M. Glaire, une analyse fidèle, mais fort incomplète, des principaux ouvrages de ces savants critiques.

\*\* M. E. Quinet, juge peu suspect en telle matière, a été contraint de rendre hommage à nos frères d'outre-Rhin. « Là, dit-il, le Catholicisme sait que le temps de la discussion est

des hommes qui dédaigneraient obstinément de lire nos commentaires et nos apologistes des siècles passés, accueilleront avec plus de faveur la défense de nos saintes Écritures, quand elle leur sera offerte sous la garantie d'une gloire littéraire consacrée par l'opinion unanime du monde savant, sur la terre classique de l'exégèse. Tel est l'espoir qui nous a porté à entreprendre la publication présente.

II.

Essayons de faire connaître l'auteur et l'objet du livre que nous offrons ici au public français.

I. — De l'aveu des rationalistes les plus compétents, M. Tholuck a occupé à juste titre un rang éminent parmi les théologiens et les orientalistes de l'Allemagne \*. » Penseur ingénieux, critique pénétrant,

arrivé pour lui..... Cette nouvelle situation, il l'accepte ; il ne déclame pas, il étudie..... ; il suit pas à pas ses antagonistes dans tous les détours de la science. A une érudition sceptique, il répond, sans violence, par une érudition orthodoxe, etc. » (*Des Jésuites*, p. 501-502.) Ailleurs, M. Quinet avoue que l'exégèse rationaliste a rencontré aussi de très savants adversaires parmi les protestans (*Allemagne et Italie*, t. II, p. 559).

\* Ainsi s'exprimait récemment un des membres les plus distingués de l'école éclectique, dans un livre où il combat l'opinion de M. Tholuck sur l'origine de la Kabbale (Cf. *La Kabbale*, par M. Ad. Franck, p. 53). Plus loin, M. Franck rend un nouvel hommage à la riche érudition de son adversaire et à sa franchise, qui égale sa science (p. 14) ; puis, s'emparant

il a consacré à la défense de l'Évangile une érudition bien supérieure à celle de Strauss \*. Nous devons nous borner ici à indiquer, en peu de mots, le plan général des nombreux ouvrages qu'il a publiés, dans l'intérêt du Christianisme. « La vérité de l'Évangile, dit-il, pénètre dans l'esprit de trois manières : premièrement, par l'expérience de la vie chrétienne ; secondement, par l'étude des témoignages historiques ; troisièmement, par la spéculation et l'exposition scientifique du dogme, exposition qui sert de justification à la doctrine révélée. » Les travaux successifs de notre auteur appartiennent à ces trois phases de la démonstration évangélique \*\*. Il débuta par un livre mystique sur le *Péché et le Rédempteur*. A cette

d'une concession de M. Tholuck, il remarque avec satisfaction qu'elle « ne pourra manquer d'autorité dans la bouche d'un homme si profondément instruit de la philosophie et de la langue des peuples musulmans (p. 126). » Notre auteur s'est acquis en effet une haute réputation d'orientaliste par ses ouvrages sur les Souffis persans, sur la Kabbale et sur la philosophie des Arabes. (V. SUFFRISUS, *Sive theosophia persarum pantheistica*, Berolini, 1821, in 8°; *Commentatio de vi quam græca philosophia in theologiam tam Muhammedanorum, tam judæorum exercuerit*, Hambourg, 1835, in 4°; *De orta Kabbala*, Hambourg, 1837).

\* « Tholuck qui embrasse tout, » dit le Dr Strauss, avec un ton d'humeur jalouse.

\*\* Cf. *Da Péché et du Rédempteur*; — *Commentaire sur l'évangile de S. Jean*; — *sur les Epîtres aux Romains, aux Hébreux, et sur le sermon des huit Béatitudes*; — *Doctrine spéculative de la Trinité*. « L'exégète, dit le savant Altog, a singulièrement gagné en sérieux et en vérité, grâce aux éclaircissements que Tholuck et Olshausen ont cherché dans les Pères de l'Eglise. » (*Histoire univ. de l'Egl.*, t. III, p. 581.)

époque, il s'inspirait surtout de la théologie professée par Schleiermacher ; mais, détournant cette théologie de sa tendance panthéistique, il la transformait en un mysticisme sentimental. Des réflexions plus profondes ne tardèrent pas à lui faire comprendre que les doctrines de son maître n'accordaient pas assez d'importance au fondement historique de la foi, et l'étude des apologistes anglais lui donna la pensée de publier quelques ouvrages sur les questions que ces savants hommes ont si solidement traitées. Durant ce temps là, l'influence de Hegel vint à prévaloir sur celle de Schleiermacher. Conformément à ses habitudes bienveillantes, M. Tholuck essaya encore de donner un sens chrétien aux formules ambiguës de la nouvelle école, dont l'enseignement se prêtait par son obscurité aux interprétations les plus opposées. Mais il ne tarda pas à remarquer, chez la plupart des sectateurs de cette philosophie, une manière de traiter les faits plus menaçante que la théologie même de Schleiermacher pour les fondements de la foi chrétienne. Le besoin de réhabiliter hautement les vérités historiques, attaquées d'une façon si dédaigneuse, lui sembla donc plus pressant que jamais. Telles étaient ses dispositions, quand parut la *Vie de Jésus* du Dr Strauss. Elle inspira à notre auteur un livre qui a, comme la plupart de ses autres ouvrages, obtenu en Allemagne plusieurs éditions \* ; c'est la traduction de ce livre que

\* M. Tholuck avait d'abord publié des fragments de cet ouvrage, dans une revue théologique qu'il dirige : *l'Indicateur littéraire pour la théologie et la science du Christianisme en général*. Voyez, sur le mérite de cette revue, le jugement enthousiaste de M. Zeller, cité par M. Chassay, dans les *Annales de*

nous donnons dans ce volume. Le brillant succès qu'avaient eu déjà les *commentaires* de M. Tholuck sur *l'Évangile de S. Jean* et sur les *Épîtres de S. Paul*, imposait au savant critique l'obligation de descendre un des premiers dans la lice, où se précipitaient à l'envi tous les théologiens et les exégètes de l'Allemagne. L'attente publique n'a pas été déçue, et M. Tholuck a vu grandir encore la gloire qui lui avaient méritée ses travaux encyclopédiques.

Malheureusement, M. Tholuck est né au sein du Protestantisme, et il n'a pas su triompher complètement des préjugés hérétiques que lui avaient légué ses pères. Toutefois, la grâce du baptême n'est pas en vain descendue dans son âme. Bien différent de ces sectaires dont la religion se réduit à la haine du *Papisme*, il s'est attaché à conserver au moins les débris de la vérité catholique, que la force des choses tend perpétuellement à faire disparaître du sein des sociétés protestantes ; et, pour cela, il ne craint pas même de recourir au principe d'autorité traditionnelle, que les prétendus réformateurs du xvi<sup>e</sup> siècle avaient violé si hautement \*. Il ne faut, sans doute, chercher dans ses écrits ni le pieux enthousiasme,

*phil. chrét.*, 3<sup>e</sup> série, t. XII, p. 417. Les D<sup>rs</sup> Léo et Heinroth publièrent aussi, dans ce recueil, des critiques sévères du livre de Strauss : on trouvera des extraits de ces critiques dans l'article de M. Chassay que je viens d'indiquer.

\* *Teneamus quod abique, quod semper, quod ab omnibus creditum est* (Vincent Lirin.). Telle est l'épigramme dans laquelle il résume la pensée du livre dont nous donnons ici la traduction. Puisse-t-il en comprendre toute la portée ! Puisse-t-il en adopter toutes les conséquences !

ni l'accent de foi profonde, qui éclatent partout dans le beau livre d'Origène contre Celse; mais enfin il plaide savamment et solidement la cause de l'Évangile, Homme d'ordre, il considère ses fonctions de ministre, de professeur et d'écrivain, comme une magistrature religieuse et sociale, dont le premier devoir est de lutter avec énergie contre les Érostrates de l'exégèse. Et, tandis que la plupart de ses collègues s'empresent honteusement de fournir des armes aux démolisseurs du Christianisme, lui, du moins, fort de sa conviction, appuyé sur la science et sur le bon sens, s'oppose de toutes ses forces à l'emportement aveugle des passions anarchiques. Plus d'une fois même, il a eu le courage de rendre une justice éclatante à cette glorieuse Église catholique, dont la sainteté inspire un sentiment irrésistible d'admiration à toutes les âmes élevées\*. Puisse-t-il écarter les nuages qui obscurcissent encore son intelligence, et lui cachent l'étendue de ses besoins et de ses devoirs! Puisse le zèle qu'il déploie pour la défense des saintes Écritures, attirer

\* Je n'en citerai ici qu'un exemple: il est tiré du savant recueil dirigé par M. Tholuck. « Le caractère pratique de dévotion et d'instruction catholique, disait cette revue en 1843 (n° 5), est quelque chose de vraiment beau et de respectable, que nous devrions imiter. Ainsi, par exemple, en laissant de côté les ouvrages polémiques d'une certaine partie de la presse actuelle, nous n'avons pas rencontré un seul catéchisme catholique, quoi que puissent dire les ignorants, où il soit fait mention des autres communions, ou des questions controversées. Au contraire, il est impossible de tomber sur deux pages de nos meilleurs catéchismes, sans y trouver quelque sortie contre l'indignité de l'Église romaine, contre ses doctrines tout humaines, sur les ténébreuses épâisses du Papiame, etc. »

sur lui la grâce inappréciable d'entrer enfin dans la vraie Église! Puisse cette traduction, en le faisant connaître à notre patrie, obtenir pour lui quelques-unes de ces saintes prières qui, suivant la parole de l'illustre D<sup>r</sup> Pusey, nous ont valu la conversion d'un Newman!

II. — Le livre dont nous publions ici une traduction abrégée, n'est pas fait pour les lecteurs superficiels. On ne doit pas le feuilleter, mais l'étudier, si l'on veut le juger sainement. Il pourrait même y avoir quelque danger à en lire certaines parties, sans méditer l'ensemble. Les objections du scepticisme y sont en effet résumées avec tant de force, qu'elles laisseraient une impression funeste dans les imaginations vives et impatientes. Ces objections sont réfutées, il est vrai, d'une manière assez solide pour convaincre tout esprit juste et sérieux; mais leur réfutation est parfois trop longue et trop compliquée, pour qu'on puisse l'apprécier avec exactitude, sans une attention persévérante. En revanche, nous espérons que cet ouvrage obtiendra l'estime des hommes compétents, et nous avons pour garant de notre espoir, le juge le plus éclairé que nous ayons pu consulter en France sur ces matières, le savant et trop modeste M. Garnier\*. C'est lui qui le premier nous indiqua ce livre, nous en recom-

\* Supérieur général de la société de Saint-Sulpice, mort il y a environ deux ans. Tous ses travaux sont encore inédits, sauf ce que M. Glaire en a publié dans son *Introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament* et dans ses *Livres saints vengés*. Puisse la restauration des études exégétiques, inaugurée dans nos séminaires par le docte sulpicien, se compléter graduellement sous les auspices de son vénérable successeur!



manda l'étude, et nous inspira le désir de le faire connaître à notre patrie.

Du reste, nous sommes loin de nous dissimuler les imperfections de cet ouvrage. La peine que nous avons prise, afin de l'accommoder, autant que possible, aux exigences de l'esprit français, nous a trop fait sentir ces imperfections, pour qu'il nous reste à cet égard la moindre illusion, et pour que nous pensions à méconnaître ce que nos lecteurs pourront constater aisément.

Le défaut le plus fatigant de notre auteur, c'est l'irrégularité de la manière dont il procède, dans les détails de son exposition et de sa discussion. Trop souvent il néglige de disposer ses arguments d'après un ordre lumineux, qui en facilite l'intelligence et en fasse sentir toute la force. Parfois il s'égare dans des questions incidentes, ou subalternes; puis, quand on est las de le suivre à travers les circuits de ses épisodes, il revient brusquement à la question principale, et achève un raisonnement dont les prémisses ont été oubliées. Nous avons tâché d'atténuer ce défaut de méthode, en retranchant des longueurs et des digressions, qui eussent imposé à nos lecteurs une fatigue stérile: nous ne saurions toutefois nous flatter d'avoir complètement réussi. Clarté, précision et rapidité, voilà ce qu'en France nous estimons le plus; mais c'est de quoi les savants exégètes d'outre-Rhin ne semblent guère se soucier. Tout lecteur impartial conviendra du moins que, sous ce rapport, M. Tholuck est fort supérieur au D<sup>r</sup> Strauss, et même à la plupart des exégètes allemands. Par une exception non moins honorable, il montre aussi, çà et là, une chaleur d'âme, un éclat d'imagination et une finesse caustique, qui se rencontrent bien rarement chez des érudits tels que lui.

Outre le défaut dont je viens de parler, notre auteur ne paraît en avoir un autre, qui atteint davantage le fond même des choses. C'est de ne pas donner toujours aux vérités qu'il signale, et aux preuves dont il les appuie, une place proportionnée à leur importance. Ainsi, il indique à peine des arguments de la plus grande portée, tandis qu'il s'étend démesurément sur des détails d'une valeur secondaire. Peut-être enfin se laisse-t-il trop engager sur le terrain mobile des *critères internes*; on voit qu'il aime à y poursuivre ses adversaires, et c'est là qu'il déploie toute la souplesse de son esprit, toute la richesse de son érudition. Mais il importait grandement que l'on enlevât à l'ennemi cette position, puisque c'est là qu'il avait placé toutes ses forces; or on ne saurait disconvenir que notre auteur ne s'acquitté brillamment de cette tâche. Nous croyons seulement que son argumentation eût été plus ferme, s'il en eût assis plus largement les bases sur le terrain solide des *critères externes*; et nous pensons que M. Tholuck lui-même serait assez disposé à le reconnaître. Il montre en effet, d'une manière très spirituelle et très judicieuse, le vice et les dangers de toute exégèse qui ne prend pas son *critérium* suprême dans le témoignage de la tradition\*.

\* Voyez ci-après p. 416 et suiv. — Comment notre habile exégète ne s'est-il pas aperçu que les reproches adressés par lui à la critique de Schleiermacher et de Strauss retombent de tout leur poids sur la critique arbitraire et capricieuse des fondateurs même du Protestantisme? N'est-ce pas Luther, qui le premier a donné l'exemple des témérités exégétiques si justement flagellées par M. Tholuck? « Nous ne voulons ni voir, ni entendre Moïse, » disait-il en parlant du Pentateuque.... Moïse est le

Bien que le présent volume ait été composé à l'occasion de la prétendue *vie de Jésus* du Dr Strauss, il ne faut pas croire qu'il contienne seulement la critique d'un système éphémère et paradoxal. Son but est tout à la fois négatif et positif, polémique et dogmatique. Il renverse l'erreur ; mais il construit en outre, avec les ruines qu'il a faites, un piédestal pour la vérité. Lors même que l'influence du Dr Strauss aura cessé, le théologien trouvera toujours dans ce livre, deux choses très nécessaires au développement des sciences religieuses : — une riche collection de documents, pour servir à l'histoire du Rationalisme, — et des matériaux plus précieux encore, pour la biographie de N. S. Jésus-Christ considérée au point de vue exégétique.

Il y a d'ailleurs, dans le livre de Strauss, une masse énorme d'objections, auxquelles le Rationalisme ne re-

maître de tous les bourreaux ; personne ne le surpasse, quand il s'agit de frapper de terreur, de torturer, de tyranniser. — Un autre jour, il traitait ainsi l'Écclésiaste : « Ce livre est tronqué ; il n'a ni bottes, ni éperons ; il chevauche en chaussons, absolument comme moi, quand j'étais encore moine. » Judith et Tobie étaient encore plus maltraités par lui : « Judith ne me semble qu'une tragédie, qui nous apprend quelle est la fin des tyrans. Quant à Tobie, c'est une comédie, où l'on parle beaucoup de femmes, et qui renferme bien des choses risibles et folles. » Il ne s'exprimait guère plus respectueusement au sujet de l'Écclésiastique, du second livre des Machabées et du livre d'Esther : « L'auteur de l'Écclésiastique était un bon prédicateur de la loi, ou un juriste, et il enseigne la manière de se bien comporter à l'extérieur ; mais ce n'est pas un prophète, et il ne sait absolument rien du Christ. . . . Je suis tellement l'ennemi du 1<sup>er</sup> livre de Machabées et du livre d'Esther, que je

noncera jamais ; or c'est à réfuter ces objections que M. Tholuck s'attache principalement. Il choisit celles qui lui paraissent les plus fortes ; il montre qu'elles s'évanouissent, quand on les soumet à un sérieux examen, et il détruit par là le prestige des difficultés moins spéciales qu'il néglige de discuter. Voilà ce qui donne à son œuvre une importance durable. Les ennemis du Christ et de l'Évangile essayeront toujours de rajeunir les mêmes sophismes ; ils les transformeront avec plus ou moins d'art ; ils les combineront d'une façon plus ou moins originale ; ils ne se résigneront point à les abandonner. Nous serons donc condamnés à reproduire sans fin les mêmes réponses ; et, pour soutenir dignement cette lutte interminable, il nous faut perfectionner de siècle en siècle nos moyens de défense, comme nos adversaires

voudrais qu'ils n'existassent pas, parce qu'on y trouve une foule de juiveries et de corruptions payennes. — Le Nouveau-Testament lui inspirait-il plus de réserve ? Non ; écoutez : « L'évangile de S. Jean est le seul vraiment tendre, le seul véritable évangile, celui qu'il faut préférer de beaucoup aux autres. De même, les épîtres de S. Pierre et S. Paul sont au-dessus des trois autres évangélistes. » Pour ce qui est de l'épître aux Hébreux, « nous ne devons pas nous arrêter, si nous rencontrons sur notre route un peu de bois, de foin et de paille. » — « L'épître de S. Jacques est une véritable épître de paille, en regard des épîtres de S. Paul ; elle ne renferme rien qui rappelle la manière évangélique. » Quant à l'Apocalypse, « je ne trouve absolument rien d'apostolique, ni de prophétique dans ce livre. . . . Que chacun en pense ce que lui dicte son esprit. Pour moi, MON ESPRIT Y REPONE, ET CELA ME SUFFIT POUR LE REPOUSSER. » — Les exégètes rationalistes les plus audacieux ont-ils un autre langage ?

savent perfectionner leurs moyens d'attaque. Tout livre qui peut servir, ne fût-ce que sur un seul point, à ce progrès de la controverse, possède un titre évident à l'attention des théologiens ; or nous croyons que ce livre est destiné à répandre, sur quelques faces de l'histoire évangélique, une lumière nouvelle.

Qu'on prenne garde néanmoins de chercher dans ce volume plus qu'il ne contient. Notre auteur n'a pas pour but de montrer ici que nos évangiles ont été inspirés d'une manière *surnaturelle* \*. Non-seulement il ne s'engage pas dans cette question, mais il manquait des données indispensables pour la résoudre scientifiquement. Si l'on veut justifier à cet égard la foi unanime et constante de l'Église, il faut recourir en effet à des arguments et à une méthode que la science protestante ne saurait employer sans une contradiction manifeste \*\*. Le terrain sur lequel M. Tholuck s'est attaché à combattre le Rationalisme devait lui paraître plus facile à défendre ; le secours de la tradition ecclésiastique y est en effet moins nécessaire, bien que, là encore, on ne puisse le dédaigner sans tout compromettre.

La biographie du Christ contenue dans le Nouveau-Testament appartient-elle à la Mythologie, ou à l'Histoire ?

\* Il fait même certaines concessions qui pourraient, du moins au premier abord, sembler difficiles à concilier avec l'inspiration *surnaturelle* de l'histoire évangélique. Au reste, on doit parfois abandonner provisoirement, au début de la controverse, des vérités qu'on se réserve de prouver plus tard, quand on aura établi les principes nécessaires à leur démonstration.

\*\* Voyez les *Conférences* de M<sup>r</sup> WISEMAN sur la règle de foi protestante et la règle de foi catholique.

Telle est la question que notre auteur s'est proposé de résoudre.

Pour mettre en évidence la *crédibilité* de l'histoire évangélique, on peut montrer que la vie du Christ s'enchaîne logiquement à ce qui la précède, comme à ce qui la suit, qu'elle est même exigée par l'ensemble de l'histoire universelle, puisque le développement religieux de l'humanité, depuis son origine jusqu'à nos jours, s'explique par elle et ne peut s'expliquer sans elle \*. Bien plus, tout ce qui tend à démontrer, d'une manière quelconque, la divinité du Catholicisme, tend à prouver aussi la *crédibilité historique* de l'Évangile. Dans nos croyances en effet, l'histoire s'enchaîne logiquement au dogme, à la morale, au culte, à la discipline ; les idées tiennent aux faits, par des liens indissolubles ; et, de même que les éléments du Christianisme adhèrent les uns aux autres, ils se rattachent, de près ou de loin, à tout le reste. Voilà pourquoi la Théologie s'encadre de tous côtés dans les autres sciences ; voilà aussi pourquoi la Psychologie, l'Ontologie, l'Esthétique, la Philosophie morale, l'Économie politique et l'histoire entière de la civilisation, peuvent conduire de proche en proche ceux qui les étudient, à reconnaître la *crédibilité* et la

\* Voyez le *Discours sur l'histoire universelle*, par BOSSUET ; les *Conférences* du P. LACORDAIRE, 1846-1847 ; *La Christologie de l'Ancien-Testament*, par HENGSTENBERG (en allemand) ; l'admirable *Démonstration évangélique* de LELAND, dont tous les arguments sont pris en dehors de l'Évangile ; *l'Histoire de l'établissement du Christianisme tirée des seuls auteurs juifs et païens*, par BULLEY ; et *le Tableau du monde romain sous les Césars*, par M. DE CHAMPAGNY, ouvrage éminent et trop peu connu ; etc.

certitude nécessaire de l'histoire évangélique. Un traité complet sur la question discutée dans ce livre, ne serait donc rien moins qu'une encyclopédie théologique; édifice colossal, dont l'histoire universelle serait la base, et dont chaque science devrait poser une assise.

M. Tholuck n'a point eu la prétention de réaliser cette œuvre gigantesque. Il n'a pas entrepris d'indiquer tous les rapports, qui enchaînent les principaux objets de nos connaissances à la doctrine et à la vie du Christ, « in quo omnia constant », dit S. Paul. Il ne s'est pas proposé de nous peindre à grands traits, comme Bossuet, les annales du peuple hébreu si pleines de prodiges, la corruption progressive du monde payen, les égarements du rationalisme antique, la nécessité d'un secours surnaturel pour relever le genre humain de son incurable déchéance, l'établissement merveilleux de l'Église, ses luttes, ses triomphes, le miracle perpétuel de son existence, en un mot, ce vaste drame de l'histoire universelle, dont le Christ est le centre. Mais, pour réfuter le système mythique, il n'était nullement nécessaire de donner à la controverse ces proportions gigantesques. Le Dr Strauss avait concentré ses efforts sur les récits évangéliques, et, par une analyse dissolvante, il avait tenté d'enlever à ces récits toute valeur historique. Tâchant de rétreindre, autant que possible, le terrain du combat, afin de nous ravir nos plus grands avantages, il avait attribué à la critique interne du Nouveau-Testament une importance excessive, et il défiait les théologiens de le terrasser dans ce champ-clos. Notre auteur n'a pas craint d'accepter son défi. Après avoir montré combien il est absurde d'enfermer l'Exégèse dans des limites aussi arbitraires, il a su triompher encore dans le cercle étroit et mobile qu'il plaisait à son adversaire de

tracer autour de lui. Le témoignage de Luc, de Marc et de Jean, considéré en lui-même, mérite-t-il notre confiance? Indépendamment des autres témoignages et des garanties extrinsèques qui peuvent l'accréditer, nous offre-t-il dans ses caractères internes des gages suffisants de *crédibilité historique*? Telle est la question que M. Tholuck s'est proposé surtout d'éclaircir; et il l'a fait avec un soin que nul critique n'apporta jamais à contrôler les *Mémoires* de Xénophon sur Socrate.

Quand on veut démontrer la certitude du témoignage évangélique, on s'attache communément à prouver: 1° que les évangélistes n'ont pas voulu tromper; 2° qu'indépendamment de toute inspiration surnaturelle, ils n'ont pas pu se tromper sur les faits importants et décisifs de la vie du Christ; 3° qu'enfin ils n'auraient pu tromper, quand même ils l'eussent voulu. De ces trois thèses, M. Tholuck n'a guère développé que la seconde; encore s'en faut-il bien qu'il ait indiqué toutes les preuves, dont il aurait pu l'appuyer. Son cadre est donc plus étroit que celui de nos traités élémentaires sur la certitude de l'histoire évangélique\*; et néanmoins il est assez large pour que notre savant exégète ait pu y accumuler un grand nombre de recherches d'une haute valeur. Si notre volume a besoin d'être complété par les traités de nos meilleurs apologistes, en revanche on ne pourra méconnaître qu'il complète ces traités sur plusieurs points fort importants.

Archéologue éminent, humaniste profondément versé

\* Cfr la *Démonstration évangélique* de Duvoisin; la *Certitude des preuves du Christianisme*, par BENETON; *Dissertations sur la Religion*, par M. LA LUZZARNE; *Études philosophiques sur le Christianisme*, par A. NICOLAS, etc.